

Moussons

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

29 | 2017

Le commerce du sexe en Asie du Sud-Est. Approches pluridisciplinaires

Le renouveau des lentilles d'eau : de la prostitution à Hanoi à la toute fin du xx^e siècle

The Renewals of Floating Duckweed, Prostitution in Hanoi at the Last End of the 20th century

Philippe Le Failler



Édition électronique

URL : <http://moussons.revues.org/3779>

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 4 mai 2017

Pagination : 127-142

ISBN : 979-10-320-0110-3

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Philippe Le Failler, « Le renouveau des lentilles d'eau : de la prostitution à Hanoi à la toute fin du xx^e siècle », *Moussons* [En ligne], 29 | 2017, mis en ligne le 27 mars 2017, consulté le 04 mai 2017. URL : <http://moussons.revues.org/3779>



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le renouveau des lentilles d'eau

De la prostitution à Hanoi à la toute fin du xx^e siècle

Philippe Le Failler *

École française d'Extrême-Orient (EFEO), Paris, France

Quoiqu'interdite, la prostitution est largement répandue au Vietnam. Quasi absente pendant la fermeture du pays qui s'étend de 1975 à 1986, cette pratique y est revenue en force à la faveur de l'ouverture du pays, lorsque le carcan social s'est desserré induisant une liberté de mouvement et une adaptation plus ou moins réussie à l'économie de marché. Bien que le phénomène fût plus aisément perceptible à Saigon, Hanoi ne fit pas exception. Les lignes suivantes résultent d'une enquête informelle menée dans la capitale de 1994 à 2001 et gardent leur caractère de notes prises sur le vif au fil des entretiens.

PRÉAMBULE

En 1994, les distractions étaient rares dans le Hanoi nocturne. Encore en nombre compté, les étrangers s'aventuraient parfois dans les quelques boîtes de nuit qu'hébergeaient certains hôtels d'État du centre-ville (e.g. hôtel Royal, rue Hàng Tre) ; ils en étaient la seule clientèle. Pour une dizaine de dollars, ils pouvaient s'offrir une

* Historien du Vietnam moderne et contemporain, P. Le Failler est maître de conférences de l'École française d'Extrême-Orient, membre d'Aix-Marseille Univ, CNRS, IrAsia, Marseille et chargé de cours à Aix-Marseille Université. Trafic d'opium, rébellions, principautés Tai, ses travaux portent principalement sur les marges de la société vietnamienne comme sur les confins montagnards du Vietnam. Il a séjourné à Hanoi de 1996 à 2012.

escapade dans le passé. Sous le regard impassible de stewards en livrée, des *taxi-girls* vêtues d'un classique *ao dài* et facturées au quart d'heure accompagnaient les danseurs sur une musique compassée datant au mieux des années 1970, rumba et paso-doble compris. La note était salée et le pourboire bienvenu, toujours en US\$. Somme toute, les échanges étaient limités et l'ensemble restait bon-enfant : le dancing fermait à onze heures et tous se quittaient, ma foi, bons amis. Pour sages qu'elles étaient, ces cavalières se couchant tard souffraient d'une réputation aussi mauvaise qu'imméritée.

Deux ans plus tard, la ville avait changé. Le nombre de motos, Honda Super-cub ou Dream II, avait doublé, triplé ; restaurants, bars et karaokés ne se comptaient plus : l'époque était aux *joint-ventures* et à l'initiative individuelle. La nuit s'animait et les night-clubs ouvraient et fermaient au gré des descentes de police et des incendies volontaires (sans victimes car toujours l'après-midi, tiens tiens...). Ce furent les grandes heures du Roxy (première discothèque digne de ce nom, installée dans un ancien théâtre rue Tạ Hiền), du Mái Lá rue Quang Trung à la terrasse en paillote, du Spark rue Lò Đức, du Queen Bee et de tant d'autres. L'Apocalypse Now (Thiên Khải) restait le plus célèbre d'entre eux¹. Tenu par des Saïgonnais accueillants, il était renommé pour sa décoration du type « *Vietnam war revival* » – sacs de sables, cabine d'hélicoptère pour le DJ, fusils M16 au mur et casques US en guise d'abat-jour – que rehaussait une musique d'époque, du genre *Rider on the storm* des Doors. Remarquablement endurant, il résista de 1995 à 2010 en migrant d'un lieu à l'autre (successivement Bát Đàn, Bà Triệu, Hòa Mã, Phạm Ngọc Thạch, Thi Sách). À partir de 2001, son référencement comme lieu festif et, le cas échéant, de perdution, dans le Lonely planet, ce vade-mecum des *backpackers*, lui donna une visibilité que les autorités ne purent feindre d'ignorer². Au nom de la lutte contre le vice, ces établissements fermèrent ou durent se faire plus discrets, mais c'est la ville entière qui fut alors soumise à un couvre-feu, la police jetant dehors les noctambules avant minuit. Après 2002, avec l'ouverture de nouveaux lieux (e.g. New Century) bénéficiant d'une haute protection, la nuit devint l'apanage de la jeunesse dorée, des apparatchiks friands de Whisky et de businessmen arrosant un contrat.

Ouverts à tous, ces lieux festifs se caractérisaient par une mixité sans heurt : toutes nationalités, genres et conditions sociales confondus, chacun, du diplomate au cuisinier, se retrouvant autour d'une bière. D'une modernité faisant tache dans le paysage, ces lieux nocturnes apparaissaient comme autant d'espaces de relative liberté, aussi étaient-ils prisés des nouveaux riches, des intellectuels, des artistes et des homosexuels. De-ci de-là, on remarquait des Vietnamiennes assises devant un jus d'orange qu'elles pouvaient faire durer des heures. Jamais évidente, mais néanmoins implicite, la prostitution rampante faisait dès lors partie du paysage.

Autour du lac Thiên Quang (anciennement lac Halais), la nuit venue, l'observateur averti devinait le manège de certaines motardes roulant au pas devant le cirque municipal. Quelques mètres plus loin, rue Nguyễn Du, des filles aux longues jambes sortaient du Hale club adjacent pour s'engouffrer dans la voiture à la plaque bleue de quelque homme d'affaires vietnamien. Mais à bien y regarder,

un peu partout, les lieux douteux abondaient : le sud du boulevard Đại Cồ Việt, bidonville promis à une destruction prochaine, abritait nombre de bars louches. En s'éloignant du centre ou en franchissant les digues qui bordent la ville, on débouchait parfois sur des quartiers à la pauvreté apparente ; les regards s'y faisaient obliques, graveleux ou agressifs, un étranger n'y avait pas sa place.

Dans la prude capitale, quel que puisse être l'éventail des pratiques tarifées, anodines ou tombant sous le coup de la loi, rien n'était explicite. Par pudeur ou par prudence, la prostitution se trouvait réduite à sa dimension furtive, mais bien réelle au demeurant. Il appartenait à chacun de décoder lieux et attitudes pour passer de l'autre côté du miroir et d'entraîner percevoir les marges sociales de la réalité urbaine.

LOCALISATION ET MODE OPÉRATOIRE

Avant 2000, un étranger de sexe masculin était réputé adepte de turpitudes par l'effet conjugué de l'ignorance et d'un lieu commun qui faisait de lui un pornographe invétéré dont on n'imaginait pas qu'il ne disposât point de vidéos ou de revues spécialisées. Circulant de nuit, il se faisait apostropher d'un retentissant « boum boum Madame Vietnam ? » du plus bel effet : il faut bien attirer le chaland. Or, bien souvent, celle qui hélait ainsi le client potentiel était une dame d'aspect anodin et d'un âge certain, une simple entremetteuse pour une jeune (parfois très jeune) fille. Laquelle était « livrée » à domicile une fois convenus les termes de l'échange, réglés à la *mama san* (*má mì* en vietnamien du Sud) qui faisait aussi service de chauffeur. À la vérité, ce commerce avec les étrangers relevait tout au plus de l'épiphénomène, la très grande majorité des lieux et des pratiques prostitutionnelles restaient confinées à la société vietnamienne et, partant, peu perceptibles au regard extérieur.

Rue et espace public

En vietnamien, MST se dit *bệnh lây truyền qua đường tình dục*, soit maladie transmise par voie sexuelle. Le mot *đường* signifie, selon le contexte, voie, route et rue. Le jeu de mot alors en vogue à Hanoi était : comment attrape-t-on une MST ? Suivaient les noms de trois rues particulièrement connues pour leurs péripatéticiennes noctambules : la rue derrière le musée d'Histoire, celle qui borde l'ancienne maison d'arrêt française de Hỏa Lò, depuis devenue musée des Crimes coloniaux, et enfin la rue Yết Kiêu, entre le ministère de la Sécurité publique et le Palais culturel de l'amitié soviéto-vietnamienne. Ces trois emplacements avaient la particularité d'être des lieux de passage, face à des bâtiments publics fermés la nuit. Les nuisances étaient moindres pour le voisinage. Ils furent progressivement nettoyés depuis 2000, ainsi que les squares (face à l'Institut Pasteur). Comme la présence à demeure d'une piétonne sur ces sites passé 11 heures du soir la désignait par trop aux yeux des autorités comme une « travailleuse », elles devinrent mobiles. En vélo tout d'abord, puis en moto, les filles déambulaient en quelques sites choisis pouvant passer, le cas échéant, pour un itinéraire probable de circulation.

Ces emplacements variaient selon les mois, ce fut un temps le carrefour de l'Opéra, à l'ombre des grands arbres qui semblait être particulièrement prisée.

Les précautions restent cependant de pure forme et les autorités pas dupes, qui ne tolèrent que très temporairement ces kystes de mauvaise vie mais dans le même temps souhaitent garder un contrôle sur l'interlope. Les voltigeuses à mobylette sont donc soit seules, soit accompagnées d'une amie. Plus rarement d'un homme qui peut être leur petit ami, leur frère ou un simple conducteur de moto taxi attiré et dûment intéressé car il y a prise de risque.

Autres lieux publics d'une discrétion toute relative, les squares et parcs municipaux, mais aussi certaines ruelles peu éclairées, étaient le théâtre d'étreintes ou de manipulations masturbatoires rapides, peu onéreuses et à moindre risque. Ce type de pratique dévolu à la fois aux débutantes, aux toxicomanes, aux dames à la beauté fanée qui achèvent leur carrière et à celles qui, déjà enregistrées par la police, ne souhaitent pas retomber, a fait l'objet d'une étude (Walters 2003).

Les rues du centre-ville et les parcs étaient ainsi le terrain de filles jeunes sous protection, d'occasionnelles qui doivent faire face à une échéance financière (lorsque le mari a perdu au jeu ou qu'un membre de la famille est hospitalisé), et d'indépendantes souvent héroïnomanes. Comme partout, ce sont les plus vulnérables, tant vis-à-vis des clients que de la police ; elles forment le gros du contingent des filles raflées et envoyées à la rééducation.

Les lieux ambigus

Il n'y a pas à proprement parler de maisons closes (quoique les on-dit prêtent à telle ou telle villa la vocation d'accueillir des diplomates..., mais en réalité votre serviteur l'ignore). Ce qui s'en approche le plus restent les mini-hôtels (*nhà nghỉ*, soit maison de repos). Tenant parfois de la maison d'hôtes, ces hôtels bon marché accueillent en principe des visiteurs de tous types : famille de passage, cadre en mission, chauffeurs, etc. Il ressort des conversations que nombre de ces endroits ne payant pas de mine et réputés peu regardants sur la clientèle hébergent parfois pendant quelques heures une clientèle assez variée à la recherche d'intimité et de discrétion (les tarifs horaires sont parfois affichés à l'extérieur). On y trouve des amours illégitimes ou homosexuelles, des adeptes de la « sexualité de groupe », des jeunes ayant une activité prémaritale, des couples mariés à la recherche d'un peu d'intimité mais aussi des pratiques liées à la toxicomanie. Tous ne viennent pas accompagnés, aussi les patrons gardent-ils à la disposition des clients un carnet d'adresses de filles mobiles, quand elles ne sont pas installées à demeure. On trouve ce type d'établissement partout en ville, et plus particulièrement dans les banlieues. Certaines sont d'honorables maisons de repos gérées par des familles, d'autres ne vivent que d'une activité équivoque qui, à l'évidence, ne saurait être exercée hors une protection policière tarifée.

On trouvait (et trouve encore) une foultitude de lieux de socialisation à la raison sociale plus ou moins honorable et à l'activité réelle plus ou moins implicite (Phinney 2008). Les plus connus sont les *bia ôm* (traduction littérale bière-enlacer)

et, de façon générale, toute une gamme de lieux allant du bar au karaoké où des entraînueses poussent la chansonnette et à la consommation. S'il ne s'agit pas à proprement parler de prostitution, la tenue des filles et la proximité induite par l'alcool dans un lieu clos sont propices à un vaste éventail de comportements, où le jeu est bien entendu de suggérer et d'en donner le moins possible pour un maximum de pourboire.

Il est de notoriété publique que nombre de massages « traditionnels » *tâm quât* recouvrent bien souvent des manipulations d'ordre intime, au point que certains établissements plus dignes se sentent obligés d'ajouter en devanture qu'ils proposent des massages « véritables ». Quant à elles, les salles de massage situées dans les hôtels devaient obligatoirement disposer de rideaux ajourés ou de portes à hublots afin de se conformer à la législation. Il était cependant commun que les masseuses, majoritairement sudistes, prodiguent en douce des « finitions » dont dépendait le pourboire, soit l'essentiel de leur salaire. Le client qui ne désirait pas ce type d'attention et souhaitait se borner au seul massage était alors traité avec une morgue lui signifiant l'incongruité de sa démarche. Les coiffeuses étaient elles aussi de deux types, avec ou sans peigne, au point qu'il fallait une certaine expérience pour deviner avant d'entrer à quel type de shampoing on allait être soumis ; selon les cas, certains allaient « chez » ou « au » coiffeur. La clientèle de ces « salons » étaient des Vietnamiens urbains, la trentaine passée, qui venaient se faire prodiguer quelque gâterie entre deux rendez-vous. Dans l'ensemble, ce type d'activité à connotation sexuelle n'allait pas jusqu'à l'acte lui-même, aussi les dames étaient-elles de tous âges et de toutes extractions, de l'étudiante à la mère de famille.

Toutes ne gagnent pas leur vie par la prostitution. Certaines occasionnelles usent de cet expédient pour boucler une fin de mois difficile ou afin de financer l'acquisition du téléphone portable, d'un véhicule. Une note d'hôpital à régler, un enfant malade peuvent être des raisons évoquées. Toutefois, ces excuses générales peuvent recouvrir une réalité, parfois, un prétexte poli aux questions indiscrettes, souvent. En ville, dès 1994, la transformation des mœurs se caractérisait par des habitudes de consommation inédites, un nouveau sens du paraître, la séduction de l'argent facile et d'une apparente promotion sociale par les objets qui en sont les marqueurs.

Le panorama de la prostitution à Hanoi et dans ses environs en cette fin de xx^e siècle est à ce point varié et multiforme qu'il est ardu d'en rendre ici la diversité. On passe ainsi des filles longilignes à la moue boudeuse qui semblent avoir pris racine au comptoir du dancing d'un hôtel classé 4 étoiles aux étudiantes désargentées des karaokés sis aux abords de la rivière Tô Lịch, sans oublier les matrones des nombreuses échoppes illuminées de rouge que l'on aperçoit une fois passé le pont Đông Trù en suivant l'ancienne route de l'aéroport, lorsque le stationnement de nombreux camions indique assez précisément le genre de la clientèle.

Pour les Hanoïens qui ne s'encanaillent que loin de chez eux, tant une distance salutaire de quelques heures de route épargne bien des problèmes domes-

tiques, certaines destinations semblent dédiées au tourisme sexuel. Il n'est qu'à se promener dans la ville balnéaire de Đò Sơn pour s'apercevoir que cette activité constitue une part intégrante du tourisme local, au même titre que la plage ou les restaurants de fruits de mer. Les hôtels « garnis » y sont fréquents et, de l'avis de certains observateurs, le nombre de « michetons » que peut recevoir une fille en une journée y atteint de telles proportions qu'elle confine à de l'abattage (Dien Luong 2016). Ailleurs, se baladant aux environs de Việt Tri, le voyageur aura la surprise de tomber sur un établissement luxueux dans lequel on s'engouffre par un immense portail à tête de dragon. En dépit de la raison sociale affichée, il ne s'agit pas d'un restaurant à proprement parler, le voiturier prenant soin de recouvrir d'un drap pudique les plaques d'immatriculation des visiteurs (surtout des plaques 29, soit Hanoi).

Dans l'ensemble, les revenus que tirent les filles de leur activité sont proportionnés à la clientèle visée. Partout on retrouve comme règle immuable que la passe équivaut sensiblement à une journée de travail du client type. C'est le lieu d'exercice qui détermine la clientèle, donc les tarifs, sans considération de la beauté de la dame. Pour leurs attentions huilées, les dames des massages n'espéraient pas moins qu'un pourboire équivalent au tarif horaire officiel, soit 10US\$. Les chanteuses des karaokés et des *bia òm* comptaient sur l'équivalent des consommations. En 2000, une fille battant le trottoir derrière le musée d'Histoire demandait 200 000 VND, son homologue dansant sur la piste d'un hôtel 100 US\$. Ceci étant dit, cette dernière ne « levait » qu'un client par soirée quand la pauvresse des trottoirs les cumulait. Au vu des frais en tous genres qu'elles devaient supporter (moto taxis, logeurs arrangeants, frais médicaux, tickets d'entrée dans les night-clubs, rackets divers, etc.) on peut estimer que la majorité d'entre elles ne gagnait mensuellement que l'équivalent de 4 ou 5 salaires moyens, soit bien peu au vu des risques encourus.

LES RAISONS INVOQUÉES DU PASSAGE À LA PROSTITUTION

Au fil des discussions, parmi les raisons invoquées pour ce passage à la prostitution, la plus fréquente, la plus honorable aussi, reste le sacrifice familial. Comme dans le *Kim Vân Kiều* de Nguyễn Du, LA pièce de littérature vietnamienne par excellence (poème en vers du début du XIX^e siècle) où l'héroïne, sublime d'abnégation pour sauver son père endetté, sacrifie son amour et épouse le créancier, un mandarin prévaricateur qui la vendra ensuite à un lupanar, scellant sa destinée de « lentille d'eau³ ». Dans le dénouement mélodramatique, Kiều ne se sent plus digne d'un destin d'honnête femme. La prostitution est un Rubicon social pour celles qui le franchissent, une voie sans retour dans l'anormalité. Il arrive que le malheur frappe une famille : maladie, dettes, parent en prison. Dans certaines familles nombreuses, dont la précarité financière s'accommode mal de ces à-coups du sort, le sort des filles sera peu enviable si la solidarité entre collatéraux ne joue pas à plein. Pour les plus fragiles, en dernier recours et faute d'une main secou-

nable, la cadette sera peut-être envoyée « travailler chez un parent de la ville », bel euphémisme qui sauve la face et recouvre des réalités diverses. Elle enverra de l'argent à sa famille et trouvera quelque réconfort et un sens à ses actes dans cette idée de sacrifice consenti (il faudrait voir comment) pour la bonne cause des études du frère ou de l'entretien d'une vieille mère.

La grossesse précoce et non désirée est un cas de figure assez fréquent menant à une dérive personnelle. Même dans le pays au taux d'avortement le plus élevé du monde, il arrive que l'on s'y prenne trop tard, que l'enfant naisse hors mariage et que la jeune mère en soit réduite à envisager une solution extrême. Une fois l'enfant placé chez des parents, la mère se rend à la ville (lorsqu'elle est paysanne) en quête d'un emploi précaire de femme de ménage ou autre pour subvenir aux besoins de l'enfant lointain qu'elle ne verra pas grandir. C'est alors qu'interviennent la chance ou l'infortune selon les opportunités, le hasard des rencontres, le degré de désespoir et la force de caractère.

Nulle acrimonie n'est de prime abord perceptible dans la narration de leur histoire personnelle. Leur stoïcisme et l'absence de révolte viennent pour partie du fait qu'il est déjà trop tard, et que « ballottées par le courant », elles avaient peu de prise sur ce terrible enchaînement de circonstances. Le respect dû aux parents fait le reste. La prostitution est un stigmate qui marque durablement celle qui la pratique, certes, mais surtout qui empêche toute réinsertion dans la société normale. Au Vietnam, c'est une tache indélébile qui fait que « la fille perdue » se considère réellement comme telle, la rédemption est impossible. On ne décèle pas ce relent d'optimisme qu'on trouve en Thaïlande pour envisager un avenir meilleur : celles qui, ayant amassé un pécule, s'en reviennent dans leur province du Nord ou de l'Est fonder une famille (ce qui explique par ailleurs le taux de prévalence du SIDA dans ces provinces).

Peu reconnaîtront une pratique autre qu'occasionnelle, se disant couturières ou coiffeuses. Avant tout, il faut éviter que le terme de prostituée (*gái mại dâm* ou plus crument *con đĩ*) ne soit prononcé. Dans tous les cas, il importe de sauver la face et, par-dessus tout, d'épargner l'opprobre à la famille. Les filles du Nord iront au Sud, les filles du Centre au Nord, toutes travailleront sous pseudonymes interchangeables au point que d'un client à l'autre elles s'y perdent. Certaines iront plus loin, dans d'autres villes d'Asie ou en Europe de l'Est, sans toujours savoir ce qui les y attend. Cette migration des prostituées, de quartier à quartier, de ville à ville, de la campagne à la ville, s'accompagne d'une précarisation de leur situation et les assujettit parfois à des réseaux locaux, nationaux ou internationaux.

À titre d'exemple, on observe un étrange manège sur le pont de l'Amitié qui, franchissant le fleuve Rouge, relie la ville vietnamienne de Lào Cai à son homologue chinoise de Hekou. Le soir venu, des Chinois passent la frontière et se dirigent vers le casino situé du côté vietnamien, lequel est interdit aux ressortissants nationaux. D'autres, Vietnamiens, font le trajet inverse pour se rendre dans les maisons de passe de la ville chinoise où ils rencontreront des filles venues de Saïgon, Cần Thơ ou d'autres villes du Vietnam méridional.

Le cadre de pensée, nous l'avons dit, est peu propice à discerner l'être humain qui se cache derrière la prostituée. Le mépris les habite. Tous et elles-mêmes en sont convaincus d'avance. Et si les chercheurs et les travailleurs sociaux passent quelque temps à les écouter, nul ne les entend. Les filles, pourtant désabusées, ne cachent pas leur surprise pour la curiosité que manifestent les étrangers à propos de leurs motivations. De toute évidence, ce type de question les désoriente tant leurs clients vietnamiens s'en désintéressent. La vérité obligerait de dire que ces questions les gênent et que souvent, si la conversation n'est pas engagée très amicalement, elles éludent ou s'esquivent tant il leur est pénible de réfléchir sur leur situation face à autrui. Les étrangers sont indiscrets, pensent-elles, indiscrets et naïfs, qui pourtant manifestent une étrange sollicitude qu'elles n'attendent pas de leurs concitoyens. Le sens de la rédemption les anime, en vain pensent-elles. Combien d'entre elles se sont-elles vu offrir des emplois dans des entreprises ou des restaurants dans l'espoir de les arracher à la prostitution ? L'affaire est néanmoins entendue : pourquoi travailler 8 heures par jour pour un salaire hebdomadaire qu'elles gagnaient auparavant en une seule nuit ? les tentatives passent rarement la semaine. Qu'il s'agisse d'un ressentiment larvé des autres employés, qui devinent rapidement à qui ils ont affaire, ou à une déshabitude du travail, même des salaires au-dessus de la moyenne ne sauraient les retenir.

Drogue, maladie et prostitution

Le schéma occidental de l'intoxiquée palliant par la prostitution des besoins financiers croissants se retrouve aussi au Vietnam ; tout comme chez les garçons, la criminalité induite par la quête de l'argent immédiat se manifeste par les vols et les cambriolages. Toutefois, comme le faisait remarquer un chercheur des Nations unies à la suite d'une longue enquête chez les héroïnomanes hanoïens, chez les filles, c'est généralement les gros moyens financiers dont elles disposent et la fréquentation de milieux hors norme qui les entraînent vers la toxicomanie, comme vers le jeu d'ailleurs. Vient alors l'endettement qui les enchaîne aux réseaux et dont elles ne sortiront pas. Pendant les deux ou trois premières années où elles inhalent de l'héroïne, leur apparence physique en pâtit peu. Par la suite, passant à l'injection, les choses deviennent plus sérieuses. Au fur et à mesure qu'elles prennent de l'âge, que leur beauté se fane, la part de leur revenu dévolu à l'achat d'héroïne augmente jusqu'à représenter la quasi-intégralité de leurs revenus, lesquels, devant leur état, sont en diminution. La spirale s'accélère qui les met à la merci de tous et de tout, maladie comme emprisonnement, puisqu'elles cumulent maux sociaux et risques médicaux. Il leur est ensuite très difficile de s'en sortir.

Il importe de préciser que l'usage des drogues à la fin des années 1990 est très différencié de celui qui prévaut vingt ans plus tard. Alors que l'opium était préféré pour 92,7 % des toxicomanes en 1995, ce chiffre n'a cessé de baisser au point de ne plus représenter que 6,4 % en 2012. Dans le même temps, l'héroïne est passée de 1,4 % à 84,7 %. (National Commission on AIDS, Drugs and Prostitution 2012). Or les études récentes considèrent que 23 % à 29 % des prostituées sont

toxicomanes, notamment en milieu urbain. L'injection de drogue est le principal risque de transmission du HIV chez les prostituées, puisque 50 % de celles qui sont infectées ont pratiqué des injections, bien avant l'absence de protection durant les rapports sexuels, qui a, quant à lui, largement régressé (l'usage du préservatif étant désormais de règle dans les 2/3 des cas, chiffre variable selon les provinces [Le Minh Giang *et al.* 2013]). Actuellement, les études officielles indiquent que le taux de prévalence du HIV chez les prostituées vietnamiennes serait de 13%-17 %.

RÉPRESSION ET TOLÉRANCE

Au Vietnam, la prostitution (*mại dâm* ou *bán dâm*) tombe sous le coup de la loi. Il s'agit là d'un des maux englobés sous le vocable *tê nạn xã hội* soit, en traduction officielle, « fléaux sociaux » ou « *social evils* » (avec la drogue et le jeu), contre lesquels le gouvernement lance régulièrement des mots d'ordre et réactive ses relais de pouvoir institutionnels (police, ministères, administrations provinciales) et para-institutionnels (association des femmes, front de la Patrie, échelon local des comités de prévention). Les campagnes de sensibilisation sont de préférence réalisées par voie d'affiche visant l'un des trois comportements à stigmatiser, et généralement les trois ensemble. À la fin du xx^e siècle, les prostituées opéraient généralement sans préservatif (certaines rembarraient le client voulant en utiliser au prétexte que, s'il le propose, c'est qu'il doit avoir quelque chose à se reprocher...). La presse avançait alors que 40 % à 50 % des 100 000 prostituées vietnamiennes étaient séropositives. Depuis, des études épidémiologiques, plus fiables, ont permis d'estimer que ces chiffres étaient abusifs mais, même ramené à 17 %, le chiffre reste préoccupant. Pour faire bonne mesure, le SIDA est généralement associé comme la conséquence directe d'une vie dissolue, presque une sanction méritée, ce qui, en termes de contrôle prophylactique, nuit paradoxalement à la campagne de prévention.

Le « mal social » est donc implicitement conçu comme la déviance individuelle qui porte atteinte à l'ordre et aux bonnes mœurs, lesquelles, en bon *understatement*, ne sont pas inscrites dans la loi mais dans les usages. Quant au plus social, dans le sens du plus commun des fléaux, c'est-à-dire la corruption, bien souvent compagnon de route de la criminalité, il n'est pas ici compté, sans doute parce qu'on peine à le définir... La criminalisation des trois comportements, qui n'est pas nouvelle, peine cependant à intégrer la notion d'addiction qui peut être évoquée pour le jeu et la drogue. Cette prise en compte de la dimension compulsive, qui ferait du drogué ou du joueur un malade à soigner, n'est que très récente et se heurte à de solides réticences, même chez le corps médical. Pour les policiers la situation est plus claire, tous sont des criminels.

Très régulièrement, la presse fait état d'une descente de police dans tel ou tel hôtel, de la fermeture d'un massage ou d'une rafle opérée dans un karaoké. Ce sont toujours les mêmes images de filles en dos nus alignées sur un sofa et tentant de masquer par une longue chevelure leur visage aux objectifs. Ces démonstrations

n'abusent personne car, tout en feignant la répression, la police reste d'une grande tolérance pour ces maisons. La couverture policière est en effet très importante au Vietnam, et les agents en civil bien plus nombreux que les policiers en uniforme. Secondée par un très large réseau d'informateurs, la police sait (presque) tout, mais les prérogatives des chefs de poste locaux leur laissent une grande latitude tant dans l'attitude répressive qu'ils adoptent que dans la perception d'une « patente » non officielle exigée des établissements douteux. Ces derniers restent cependant profitables car c'est précisément l'interdiction officielle qui soutient des tarifs relativement élevés.

Bien que les prostituées arrêtées lors d'une descente par la police soient généralement relâchées une fois payées des amendes d'un montant et d'une nature variable, il advient parfois qu'elles subissent toute la rigueur de la loi. Dans un premier temps, la police prendra les filles en photos et en films qui seront servis à la presse et diffusés à la télévision. Celles au casier chargé, classées comme « endurcies », sont alors condamnées à passer un temps à la campagne, de 3 à 18 mois, dans des camps de rééducation (autrement nommés centres de réhabilitation) où les belles des villes se livreront aux travaux des champs, aux joies de la vannerie, etc.⁴ Certaines en reviendront avec des tatouages sur les jambes qui, s'ils leur donnent quelque crédit au sein des bandes, les disqualifie immédiatement au regard des autres.

Ces camps, baptisés « Centre d'éducation et de travail social » (*Trung tâm giáo dục lao động xã hội*) étaient au nombre de 2 ou 3 dans les environs de la capitale dont le plus important, le célèbre numéro 2 situé à Ba Vì, accueillait plus de 200 filles⁵. Aucune information n'est disponible sur le taux de récidive. En revanche, on dispose de quelques données sur la situation familiale des internées qui mettent en évidence que près de la moitié d'entre elles sont divorcées, séparées ou veuves, puis viennent les célibataires, et dans une faible proportion les femmes mariées. En juillet 2013, à la faveur d'une nouvelle loi, un millier de filles détenues pour faits de prostitution furent relâchées⁶.

Les prostituées arrêtées par la police ne sont désormais plus menacées d'un séjour en centre (lesquels restent en activité pour les toxicomanes), mais restent passibles d'une amende allant de 300 000 VND (12 €) à 5 millions VND (210 €) en cas de récidive. En principe, depuis 2004, les « clients » (*khách làng chơi*) sont eux aussi passibles d'une amende allant de 500 000 VND à 5 millions VND, mais on doute fort que cette disposition du code n'ait jamais été appliquée.

Dans l'esprit, les prostituées sont traitées à l'égal des toxicomanes, eux aussi jugés responsables de « désordres sociaux ». Leur enfermement temporaire visait plus à les mettre temporairement hors circuit qu'à les amender. On note toutefois quelques changements notables : dans le camp de réhabilitation pour drogués de Sóc Sơn (n° 6), implanté dans un district rural du nord de Hanoi, l'arrivée de jeunes héroïnomanes volontaires ou conduits par leur famille, et non point placés par décision de justice, a entraîné un assouplissement réel des conditions de vie. Or la

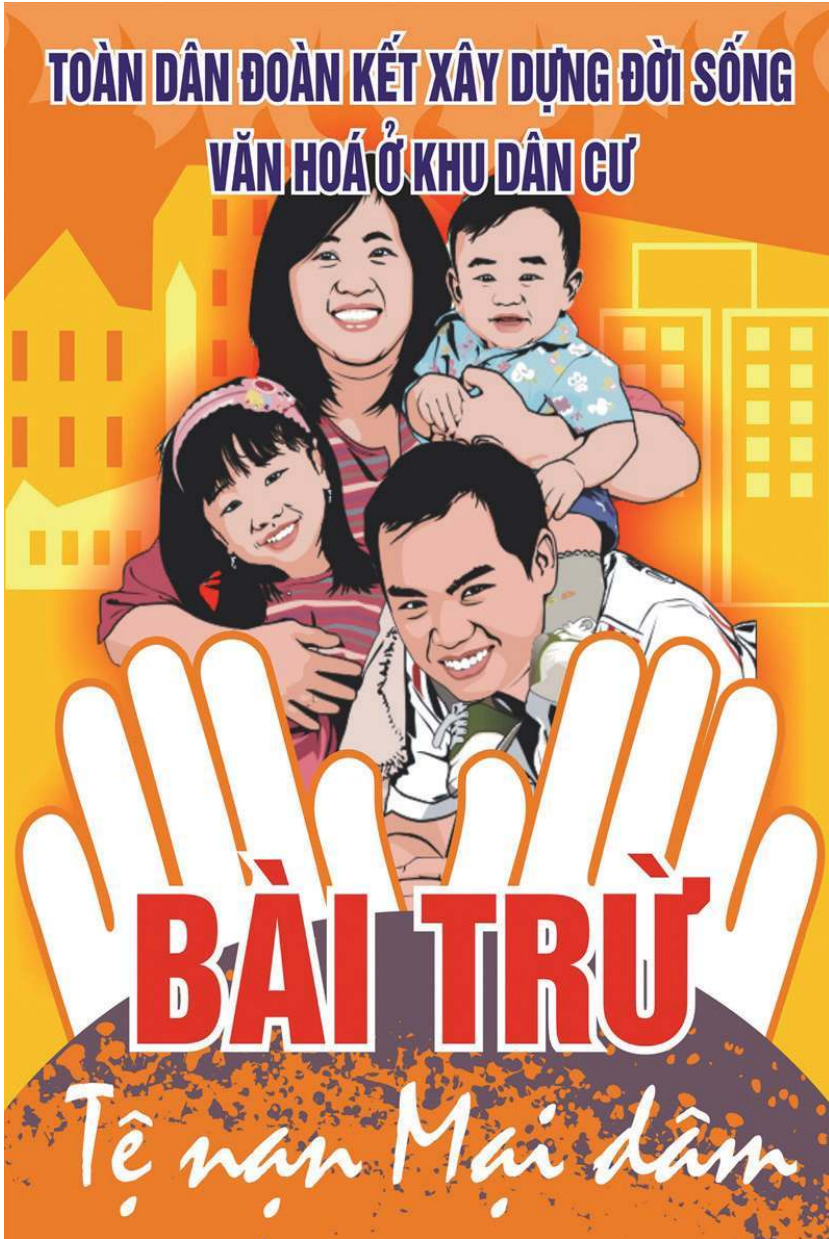


Fig. 1. Affiche para-gouvernementale du Front de la Patrie lors d'une campagne nationale de mobilisation en 2015

Toàn dân đoàn kết xây dựng đời sống văn hóa ở khu dân cư, bài trừ Tệ nạn Mại dâm [Tous unis pour édifier la vie culturelle des zones résidentielles, éliminer le fléau de la prostitution].

sollicitude du milieu familial ne saurait s'étendre aux prostituées, parce que trop souvent c'est lui, et sa déstructuration, qui est en la cause directe.

La situation sanitaire des prostituées vietnamiennes n'est rien moins que catastrophique. Sur ce point, des études édifiantes ont été menées dans les « centres de réhabilitation » qui concluent à une très forte prévalence de tous les types de MST, HIV compris. L'étude menée en 2010 dans le centre de Hòa Bình, sur un échantillon de 162 filles âgées de 17 à 42 ans, note que le taux de morbidité par MST est de 66,7% et celui de co-infection de 28,7% (Bùi Thị Mậu & Lê Thị Kim Ánh 2010: 16). D'année en année, ces chiffres sont en augmentation. De fait, la prostitution étant interdite, les filles se cachent et ne sont donc pas suivies médicalement, contrairement à ce qui se fait en Thaïlande. Paradoxalement, le régime de prohibition crée ainsi les conditions d'un « péril sanitaire » puisque les filles sont à leur corps défendant la principale cause de diffusion des MST.

Jamais les causes qui mènent telle ou telle à se prostituer ne sont évoquées ; la dureté des temps, le mal-être, les contraintes sont après tout le lot commun, la société ne saurait pardonner les entraves à son ordre. Au cas par cas, la compassion individuelle est cependant louée dans quelques articles de presse lorsqu'on souligne les initiatives de particuliers qui ouvrent des centres de réinsertion. Ce faisant, ces actions non concertées sont alors incluses dans le dispositif gouvernemental car aucune activité sociale n'échappe à la mainmise de l'État, c'est un principe intangible. La rédemption reste une donnée constante de la propagande gouvernementale. Reste à savoir si l'on punit, rééduque ou réhabilite. À l'heure des rencontres organisées en ligne s'impose le constat d'une prostitution impossible à éradiquer, protéiforme, de l'hôtesse de l'air à l'institutrice. Alors que l'on déplore l'âge de plus en plus précoce des filles arrêtées par la police, que l'on blâme les entraves dressées par la répression au contrôle prophylactique, tout conduit vers une redéfinition des priorités, fussent-elles en désaccord avec le fond pudique et conservateur de la grande majorité de la population.

Faute de pouvoir y mettre un terme, les autorités vietnamiennes comme les acteurs sociaux s'interrogent sur l'éventualité d'une légalisation de la prostitution afin de la mieux encadrer⁷. En 2017, les débats se poursuivent à l'Assemblée nationale sur l'opportunité de créer des quartiers réservés. Le moment semble venu de mener des études de fond, sans tabou, semblables dans son esprit au travail pionnier de Parent-Duchatellet sur la prostitution à Paris au XIX^e siècle.

On constate en effet que du côté vietnamien les chercheurs en sciences sociales ont longtemps négligé la question de la prostitution domestique (tout comme celle de la toxicomanie), laissant volontiers à la presse le soin d'égrener hypothèses et lieux communs. Les seuls travaux sérieux relevaient du secteur médical, dont on ne peut que louer l'ouverture d'esprit car ils débordent bien souvent du cadre étiqué de la santé publique et défrichent d'intéressantes pistes de réflexion sur l'environnement social des filles. Depuis 2004, les enquêtes initiées dans le cadre du Département pour la Prévention des « maux sociaux » (*Cục phòng chống tệ nạn xã hội*) donnent lieu à des rapports circonstanciés réalisés avec l'assistance

technique des Nations Unies et d'organisations non gouvernementales (ONG) qui permettent d'y voir plus clair⁸.

Les travaux menés par des chercheurs étrangers s'intéressent dans leur grande majorité à l'aspect international des rapports vénaux. Pour n'en citer que quelques-uns, signalons celui de Franck Michel en 2007, qui en usant d'une perspective comparative, livre une synthèse personnelle et bien vue de l'arrivée du tourisme sexuel au Vietnam. Entre 2006 et 2012, Kimberly Kay Hoang, 24 mois durant, a fréquenté les « cafés » de Hồ-Chí-Minh ville. En dressant un panorama des motivations des hôtes et des attentes des clients étrangers, elle s'applique à théoriser cette économie intime qu'elle présente comme révélatrice d'une évolution du rapport Est-Ouest où le déclin du mâle blanc trouverait des compensations dans une domination physique et économique des femmes asiatiques. Pour ce qui relève de l'analyse théorique de la prostitution considérée sous ses aspects liés à la gouvernance et à l'introduction du néolibéralisme, on se référera au travail atypique de M^{me} Nguyễn-võ Thu-hương (2008). Notons au passage que l'ancienne Saïgon, la grande métropole du Sud plus sensible aux vertus du marché que le reste du pays, demeure le terrain d'étude de prédilection, les travaux sur le Centre et le Sud du pays sont moins fréquents, parmi lesquels se distingue un article collectif (Ngo *et al.* 2007). Partout sur Internet on trouvera pléthore de témoignages sur la clientèle étrangère et les filles qu'elle rencontre, mais le cadre proprement vietnamien, pourtant très largement majoritaire, reste méconnu, laissant sourdre l'idée que, somme toute, la prostitution serait un « mal étranger » consécutif à l'ouverture du pays et un effet pervers de la mondialisation. La thèse de Nicolas Lainez (2015), résultant d'une vaste enquête anthropologique entre Vietnam (delta du Mékong), Cambodge et Singapour, vient à point nommé préciser les tenants et les aboutissants d'une industrie du sexe pour une fois saisie dans ses dimensions personnelles, interpersonnelles autant que globales. Entre opportunité et contrainte, l'auteur enregistre, décrit et analyse la spirale de l'endettement, le rôle de la famille, la traite des femmes et bien d'autres aspects. Ce travail est pour l'heure le plus fouillé et le plus riche en enseignements car, ne se limitant au cadre urbain, il laisse la parole aux prostituées, retrouvant derrière la multitude de trajectoires individuelles les tendances lourdes d'un phénomène qu'il analyse sur presque l'ensemble de ses incidences.

Notes

1. Pour un aperçu de la vie nocturne et intellectuelle dans la capitale vietnamienne telle que pouvaient la percevoir les étrangers, lire Brightman (1996).
2. Voir la dépêche de l'Agence France Presse du 10 juillet 2001.
3. Par sa fragilité et sa propension à dériver à la surface de l'onde au gré du vent et des courants, la lentille d'eau (*Lemna aquinoctialis*, vn. *bèo*) forme une allégorie symbolisant l'être soumis aux aléas du destin, si parlante que Nguyễn Du l'emploie à quinze reprises pour évoquer le sort de Thúy Kiều : « Ainsi, j'aurai le sort des pauvres fleurs brisées/Et des lentilles d'eau par chacun méprisées !/Je dois me résigner comme elles

à souffrir.../Ô Ciel, je ne connais que trop mon avenir ! », Nguyễn Du, *Kim-Van-Kiều*, citation des vers 119-122 traduits en vers français par René Crayssac, Hanoi, Le-Van-Tan, 1926, p.23.

4. Ces camps relevant de la municipalité de Hanoi, rebaptisés en 2012 « Centre de traitement, d'éducation et de travail social » (*Trung tâm chữa bệnh giáo dục lao động xã hội*), sont à l'heure actuelle au nombre de sept : n°1, 2, 4, 7 Xã Yên Bài, Huyện Ba Vì ; n°3, 6, Xã Tân Minh, Huyện Sóc Sơn ; n°5, Phường Xuân Phương/quận Nam Từ Liêm. Le plus ancien (n°1) s'est ouvert en 1988, le dernier est en cours de construction. Les prostituées qui s'y trouvent ne sont plus détenues qu'en raison de leur toxicomanie.
5. Voir Minh Anh, « «Thả» gái mại dâm từ 1/7/2013 : Nạn mại dâm sẽ bùng phát ». [Le « pardon » aux prostituées à partir du 1/7/2013, Le fléau de la prostitution explosera], <http://giadinh.net.vn/xa-hoi/tha-gai-mai-dam-tu-172013-nan-mai-dam-se-bung-phat-20121017114135750.htm>, consulté le 18/1/2017.
6. Le renvoi des prostituées séjournant dans les « Centres de traitement, d'éducation et de travail social » est intervenu après une campagne de presse initiée par l'ONG Human Right Watch intitulée « Torture in the Name of Treatment : Human Rights Abuses in Vietnam, China, Cambodia, and Lao PDR ». Le rapport y dénonçait le travail forcé, les coups, les brimades et plus largement l'inanité de ce type de centres. Pour sa part, le gouvernement vietnamien dénia les charges mais, l'année suivante, amenda la loi et relâcha les seules prostituées.
7. En vertu de la décision n°1144 en date du 07/4/2016, un groupe de réflexion dédié à l'évolution législative relative à la prostitution et à l'éventualité de sa légalisation a été créé au sein de la direction générale du ministère du Travail, des Invalides et des Affaires sociales (Bộ Lao động-Thương binh và Xã hội). Il ambitionne de préparer un texte devant passer en lecture au parlement en 2018.
8. Department for Social Evils Prevention (DSEP), Ministry of Labor – Invalid and Social Affairs (MoLISA) annual reports 1995, 1999, 2001, 2005 , National Commission on AIDS Drugs and Prostitution (NCADP) Annual report 2012 ; Vietnam Administration for HIV/AIDS Control (VAAC) Annual report 2012.

Références

- BRIGHTMAN, Carol, 1996, « Letter from Hanoi », *Washington Post*, 7 avril.
- BÙI THỊ MẬU & LÊ THỊ KIM ÁNH, 2010, « Bệnh lây truyền qua đường tình dục ở gái mại dâm tại Trung tâm Chữa bệnh- Giáo dục- Lao động Xã hội tỉnh Hòa Bình năm 2009 » [Sexually Transmitted Diseases among Commercial Sex Workers in Hoa Binh Provincial Center for Treatment – Education – Social Labor], *Tạp chí Y tế Công cộng*, 16, 11 : 15-20.
- Department for Social Evils Prevention (DSEP), Ministry of Labor – Invalid and Social Affairs (MoLISA), *Annual reports*, 1995, 1999, 2001, 2005.
- The Department for Social Evil Prevention (DSEP) and the Department of Gender Equality (DGE) under the Ministry of Labour, Invalids and Social Affairs (MOLISA), *Sex Work and Mobility from A Gender Perspective : Findings from Three Cities in Viet Nam*, a research project implemented with technical assistance from the International Organization for Migration (IOM) in Viet Nam, www.un.org.vn/en/publications/doc_details/390-sex-work-and-mobility-from-

- a-gender-perspective-findings-from-three-cities-in-viet-nam.html, consulté le 22/01/2017.
- DIEN LUONG, 2016, « Will Vietnam Legalize Prostitution ? », *The Diplomat*, 13 avril, <http://thediplomat.com/2016/04/will-vietnam-legalize-prostitution>, consulté le 19/1/2017.
- HUMAN RIGHT WATCH, 2012, « Drug Detention Centers Offer Torture, Not Treatment. UN, Donors Should Push for Immediate Closure and Community-Based Services », 24 juillet, www.hrw.org/news/2012/07/24/drug-detention-centers-offer-torture-not-treatment, consulté le 18/1/2017.
- HOÀNG, Kimberly Kay, 2015, *Dealing in Desire : Asian Ascendancy, Western Decline, and the Hidden Currencies of Global Sex Work*, Berkeley : University of California Press.
- LAINÉZ, Nicolas, 2015, « Par-delà la traite des femmes vietnamiennes en Asie du Sud-Est. Anthropologie économique des carrières intimes. Anthropologie sociale et ethnologie », thèse en anthropologie, École des hautes études en sciences sociales (EHESS).
- LE MINH GIANG, LUNG BICH NGOC, VU HUY HOANG, Kevin MULVEY & Richard A. RAWSON, 2013, « Substance Use Disorders and HIV in Vietnam Since Doi Moi, (Renovation) : An Overview », *J Food Drug Anal*, décembre, 21, 4 : 42-45. www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC4179236/pdf/nihms599614.pdf, consulté le 22/01/2017.
- MICHEL, Franck, 2007, *Voyage au bout du sexe. Trafics et tourisms sexuels en Asie et ailleurs*, Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- MURRAY, Alison, 2001, *PINK FITS : Sex, subcultures and discourses in Asia-Pacific*, Clayton : Monash Asia Institute.
- National Committee for AIDS Drugs and Prostitution Prevention and Control, 2012, *Viet Nam AIDS response progress report 2012*. Hanoi : NXB Hồng Đức, 175p.
- NGO, Anh D., Sheryl A. MCCURDY, Michael W. ROSS, Christine MARKHAM, Eric A. RATLIFF, Hang T. B. PHAM, 2007, « The Lives of Female Sex Workers in Vietnam : Findings from a Qualitative Study », *Culture, Health & Sexuality*, 9, 6 : 555-570.
- NGUYỄN DU, début XIX^e siècle, *Kim Vân Kiều*, traduction française de Nguyễn Văn Vĩnh (1942), rééd., Hanoi : NXB Văn Học, 1994 ; traduction en vers français par René Crayssac, Hanoi, Le-Van-Tan, 1926, LXXXIV-364 p.
- NGUYỄN-VÕ, Thu-hương, 2008, *The Ironies of Freedom. Sex, Culture, and Neoliberal Governance in Vietnam*. Seattle : University of Washington Press, XXVIII-336 p.
- PARENT-DUCHÂTELET, Alexandre, 1836, *De la prostitution dans la ville de Paris : considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, Paris : J-B. Baillière et fils, 2^e éd. 1857, 2 vol., rééd. 2008 présentée et annotée par Alain Corbin, Paris : Seuil.
- PHINNEY, Harriet M., 2008, « "Rice is Essential but Tiresome ; You should get some Noodles" : Doi Moi and the Political Economy of Men's Extramarital

Sexual Relations and Marital HIV Risk in Hanoi, Vietnam », *American Journal of Public Health*. 98 (4) p. 650-660.

Ủy ban Quốc gia phòng, chống AIDS và phòng, chống tệ nạn ma túy, mại dâm (Comité national de prévention et de lutte contre le SIDA et contre les fléaux de la drogue et de la prostitution), 2012, *Báo cáo tiến độ phòng, chống AIDS, Việt Nam Năm 2012*. http://unaids.org.vn/wp-content/uploads/2015/08/Global-AIDS-response-VN-13_7-final.pdf, consulté le 13/3/2017.

Vietnam Administration for HIV/AIDS Control (VAAC), Ministry of Health (MoH), *Annual reports*, 2009, 2012.

WALTERS, Ian, 2003, « Novel Low-Risk Commercial Sex Practices in the Parks of Vietnam », *Aids Care*, 15, 3 : 437-440.

WALTERS, Ian, 2013, *Sex Work in Vietnam*, Amazon Kindle Direct Publishing.

Résumé : Quoiqu'interdite, la prostitution est largement répandue au Vietnam. Quasi absente pendant la fermeture du pays qui s'étend de 1975 à 1986, cette pratique y est revenue en force à la faveur de l'ouverture du pays, lorsque le carcan social s'est desserré induisant une liberté de mouvement et une adaptation plus ou moins réussie à l'économie de marché. Bien que le phénomène ait été plus aisément perceptible à Saigon, Hanoi ne faisait pas exception. Les lignes suivantes résultent d'une enquête informelle menée dans la capitale de 1994 à 2001 et gardent leur caractère de notes prises sur le vif au fil des entretiens.

***The Renewals of Floating Duckweed,
Prostitution in Hanoi at the Last End of the 20th century***

Abstract: *Although technically illegal, sex work is widespread in Vietnam. Almost inexistent in Vietnam from 1975 to 1986, a booming prostitution followed the opening of the country, when the social yoke was loosened inducing a freedom of movement and to a more or less successful adaptation to the market economy. Even though this phenomenon was more easily perceptible in Saigon, Hanoi did not make exception. The following lines result from notes taken on the spot, this investigation was conducted in the capital city from 1994 to 2001.*

Mots-clés : prostitution, fléaux sociaux, dette, intimité, morale, Hanoi, Vietnam.

Keywords: *sex work, social evils, debt, intimacy, morals, Hanoi, Vietnam.*